

Lc 23.33-43 Le « bon larron » : le seul qui a vu Jésus comme roi au moment de la croix

Lisons déjà le texte :

Lc 23.33 Arrivés au lieu dit « le Crâne », ils l'y crucifièrent ainsi que les deux malfaiteurs, l'un à droite, et l'autre à gauche. 34 Jésus disait : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Et, pour partager ses vêtements, ils tirèrent au sort. 35 Le peuple restait là à regarder ; les chefs, eux, ricanaien ; ils disaient : « Il en a sauvé d'autres. Qu'il se sauve lui-même s'il est le Christ de Dieu, l'Elu ! » 36 Les soldats aussi se moquèrent de lui : s'approchant pour lui présenter du vinaigre, ils dirent : 37 « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même. » 38 Il y avait aussi une inscription au-dessus de lui : « C'est le roi des Juifs. »

39 L'un des malfaiteurs crucifiés l'insultait : « N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même et nous aussi ! » 40 Mais l'autre le reprit en disant : « Tu n'as même pas la crainte de Dieu, toi qui subis la même peine ! 41 Pour nous, c'est juste : nous recevons ce que nos actes ont mérité ; mais lui n'a rien fait de mal. » 42 Et il disait : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras comme roi. » 43 Jésus lui répondit : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis. »

On le voit : le ministère public de Jésus se termine dans la controverse et la contestation. Je parle du ministère public, car Jésus ressuscité apparaîtra à un grand nombre de personnes. Une fois, comme l'a écrit Paul, à plus de 500 frères à la fois. Mais il n'apparaîtra plus en public.

Pourquoi est-ce que l'on nous propose de lire ce texte aujourd'hui ? Je vais le dire. Mais pour l'instant, portons attention à ce qui divise les personnes à ce moment-là. Et Luc insiste particulièrement sur la question de savoir si Jésus était roi.

Roi ou pas roi ?

Le peuple observe sans trop rien dire. Les chefs du peuple ricanent. S'il est le Christ (c'est-à-dire celui qui a reçu l'onction royale, le messie), c'est le mot qu'ils emploient et, donc, s'il est roi, qu'il se sauve lui-même. Sous-entendu, un roi a les moyens d'obtenir ce qu'il veut. Les soldats font écho. Comme ils sont romains, ils ne parlent pas de messie, mais de roi. Et un des malfaiteurs fait chorus. Bref, comme l'a chanté Georges Brassens (surprise !) le Christ se trouve face « à la canaille et la racaille réunies ». Tous ont dans l'idée que s'il est roi, il doit être en mesure de se tirer de là. Et, donc, s'il ne parvient pas à se tirer de là c'est qu'il n'est pas roi.

Le peuple, lui, n'en sait trop rien. Il attend de voir. Luc ajoute, dans les versets qui suivent une indication : « Tous les amis de Jésus, ainsi que les femmes qui l'avaient accompagné depuis la Galilée, se tenaient à distance et regardaient » (v 49).

Ils ne savent pas trop quoi penser non plus, même s'ils sont surtout tristes. Le centurion qui dirige l'opération lui voit un peu plus clair. Il dit : « Certainement cet homme était juste ! » (v 47). Mais il ne va pas dire, quand même, que Jésus était roi.

Pourtant, Luc insiste, au-dessus de la croix, il y avait un écriveau sur lequel était inscrit : « C'est le roi des Juifs » (v 38).

En fait, au milieu de toute cette confusion, de ces interrogations, de ces sarcasmes, il y a une seule personne qui voit clair. C'est celui que l'on appelle « le bon larron » qui se tourne vers Jésus et lui dit : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras comme roi » (v 42).

Manifestement le « bon larron » a vu, à ce moment-là, quelque chose que les autres n'ont pas vu. Il a vu Jésus comme roi.

Et Luc, on le comprend, insiste sur ce moment final et sur la question, finalement cruciale (!) à ses yeux : en quel sens pouvait-on dire que Jésus était roi ? D'ailleurs, quand Luc écrit, à la suite de son évangile, les Actes des apôtres, il rapporte le discours de Pierre à la foule, le jour de la Pentecôte. Pierre dit que Dieu a fait asseoir Jésus sur le trône de David et il conclut : « Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié » (Ac 2.36).

Mais Luc situe bien la pierre d'achoppement : pour la plupart des personnes, on ne pouvait pas attribuer le titre de roi à Jésus qui ne se comportait pas comme un roi et qui n'a pas exercé la moindre résistance lors de son arrestation.

On pourrait, à la rigueur, comme le centurion dire qu'il s'agissait d'un juste et le mettre en exergue comme un exemple de plus de la justice toujours bafouée. Mais, roi, c'est autre chose.

Qu'a donc vu le bon larron pour que Jésus lui parle d'aujourd'hui : aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ?

Les mauvaises compréhensions de la royauté de Jésus

Pour les gens de l'époque de Jésus, c'était difficile à comprendre et, en fait, au fil de l'histoire de l'église, ça a toujours été difficile à comprendre. On a régulièrement cherché à rapprocher la royauté du Christ du pouvoir temporel.

Par exemple, dans une des chapelles de la cathédrale de Burgos, en Espagne, il y a une représentation de la croix avec les deux larrons.



C'est intéressant : on voit le « bon » larron se tourner vers Jésus et l'implorer,

tandis que le « mauvais » larron, s’agit, continue à râler, à protester et à invectiver Jésus.



Mais, ce que souligne cette sculpture, c'est plus la repentance du bon larron que sa proclamation de Jésus comme roi.

Parce que, pour ce qui était de Jésus comme soutien du pouvoir temporel et des armées chrétiennes, il y a une autre chapelle où on voit la statue de Saint-Jacques en train de tuer les maures, suivant la légende qui voulait qu'il soit surgi de sa tombe pour venir secourir les armées espagnoles (réputées chrétiennes) en train de chasser les maures (classés comme musulmans) d'Espagne.



C'est que l'on a appelé, ensuite, le « matamore », le tueur de maures, en espagnol. Et là, sans doute, les gens célébraient le Christ roi, le Christ qui avait appuyé leurs armées pour reconquérir l'Espagne occupée par les Arabes.

Et c'est souvent ce que l'on imagine quand on parle du Christ roi : le Christ qui vient en appui des chrétiens pour leur donner la victoire temporelle, pour soutenir leurs projets, pour détruire leurs ennemis, etc.

La fête ambiguë du Christ roi, et sa transformation bienvenue en méditation sur le Christ roi de l'Univers, à la fin des temps.

Et je vous raconte tout cela parce qu'on arrive au dernier dimanche de l'année liturgique. La semaine prochaine, c'est le début de l'avent.

Et, depuis pas très longtemps, en fait, on a décidé de terminer l'année liturgique par le thème du Christ roi de l'Univers. Une fois que l'on a parcouru l'année, on se projette vers l'avenir et la perspective du Christ, tout et en tous, du Christ révélé comme roi de l'univers.

C'est une belle manière de terminer l'année liturgique avant de repartir depuis le début : l'avent, et la venue de Jésus sur Terre. Mais, en fait, c'est une idée qui avait mal commencé. Il y a, à peu près cent ans, un pape (Pie XI), voyant que le christianisme était en perte de vitesse a instauré une fête du Christ roi pour marquer le coup et tenter un rappel à l'ordre. Mais tout cela était complètement ambigu. C'est une bonne illustration de ce que je dis : le catholicisme auquel pensait Pie XI confondait la seigneurie de Jésus-Christ avec le pouvoir temporel. Et il sautait du Christ roi à la défense des monarchies, un peu partout dans le monde, en soupçonnant tout ce qui avait trait aux démocraties. C'est vers cette époque, aussi, que l'on construit à Rio de Janeiro la statue du Christ rédempteur qui domine la ville. Au Portugal, on a fait une statue du même genre que l'on appelle le Christ roi. Mais c'est de plus en plus ambigu : c'était une manière, pour l'Église catholique, de célébrer son soutien au régime autoritaire de Salazar au Portugal : « le Christ est roi et vous devez obéir ».

Mais si on en est venu à ce dimanche du Christ roi de l'Univers, c'est parce qu'il y a eu, au sein même du catholicisme, des interrogations et des critiques sur la manière de comprendre la royauté de Christ. Au moment, notamment, du concile de Vatican II, les catholiques eux-mêmes ont remis en question cette fête. Ils ont cherché un thème qui rejoignait davantage les autres confessions chrétiennes et qui était moins marqué par des options politiques sous-jacentes. Donc on a déplacé la fête à la fin du calendrier liturgique : cela fait une ouverture vers l'avenir, vers la fin des temps, et on parle du Christ roi de l'univers, dans son ensemble et non pas protecteur des rois terrestres.

Mais ce dérapage sur le thème du Christ roi est une péripétie qui renvoie à des ambiguïtés dont toute l'histoire de l'église est remplie. Christ est Seigneur, Christ est roi. Mais, dans quel sens peut-on, doit-on, dire que Christ est roi ? Même aujourd'hui lorsque nous chantons Christ est roi, je me demande parfois ce que chacun pense.

En tout cas, quand on est passé à l'élargissement « Christ roi de l'Univers », plutôt que « roi sur un territoire donné », on a pris cette question au sérieux : dans quel sens dire que Christ est roi ? Et, voilà pourquoi, ce dimanche, on nous propose de lire, pour la dernière fois (fin de l'année dite « C ») l'évangile de Luc, et cette question finale que nous pose l'évangile de Luc : comment ? de quelle manière ? est-ce que Jésus est roi ?

Comment, de quelle manière, est-ce que Jésus est roi ?

Et je pense que Luc ne manie pas seulement le paradoxe du roi fort parce qu'il est faible. Il pense aussi que Jésus est bel et bien roi, mais qu'il exerce sa royauté d'une manière particulière.

Dans le discours de Pierre, le jour de la Pentecôte, dont j'ai déjà parlé, Pierre dit aussi : « Cet homme, Jésus-Christ, selon le plan bien arrêté par Dieu dans sa prescience, vous l'avez livré

et supprimé en le faisant crucifier par la main des impies ; mais Dieu l'a ressuscité en le délivrant des douleurs de la mort, car il n'était pas possible que la mort le retienne en son pouvoir » (Ac 2.23-24).

Et c'est cette formule qui me frappe : « il n'était pas possible que la mort le retienne en son pouvoir ». Il y avait en Jésus, en Dieu incarné, une telle force de vie qu'elle ne pouvait, en aucun cas, être dominée par la mort.

Et si on compare la vie de Jésus à la statue du Saint-Jacques tueur de maures, on se rend compte que Jésus a, pendant tout son ministère, donné la vie, insufflé de la vie dans des situations marquées par la mort. Tandis que le Saint-Jacques de la cathédrale de Burgos gouverne en donnant la mort.

Peut-on être roi en donnant la vie ? C'est là l'option suivie par Jésus : il est au milieu de nous, la présence du Dieu créateur qui souffle la vie au milieu de la mort.

Il est le Dieu d'amour, qui vient vers nous par amour, nous sauve de notre détresse, de nos errements et de nos péchés, par amour, et qui nous insuffle la vie. Il est ce roi serviteur qui exerce son pouvoir en nous donnant, en nous redonnant la vie.

Le retour au roi serviteur qui donne la vie, puis le basculement, à nouveau, vers la confusion avec le pouvoir temporel : des allers et retours réguliers dans l'histoire de l'église

Au XIII^e siècle, François d'Assise a redécouvert ce christianisme de service, ce porteur de vie. Cent ans plus tard, alors que les franciscains commençaient à être pris au sérieux, on a demandé à Giotto de faire des fresques sur la vie de François, à Assise. Un peu plus tard, on lui a demandé de décorer une chapelle à Padoue, près de Venise.



Et là, il nous montre des échanges de regards puissants entre les personnes, entre Jésus et ses auditeurs et même entre les anges. Par exemple, dans cette représentation du lavement des pieds, Jésus sourit à Pierre, avec un regard bienveillant. Pierre, de son côté, scrute le visage de Jésus en se demandant ce que tout cela signifie.

Mais le mouvement franciscain lui-même, au fil de son institutionnalisation, a fini par embarquer le Christ dans les enjeux de la puissance politique. Cent ans après la chapelle de

Padoue, un groupe franciscain demande à Pierro della Francesca de représenter des épisodes de la vie de l'Empereur Constantin accédant à la puissance militaire grâce à l'appui de la croix (à Arezzo en Toscane). On voit ici un tableau où Constantin, à la tête de ses troupes, brandit la croix qui lui est apparue en songe.



Et les franciscains font cela pour soutenir les projets de croisade qui sont à l'étude à ce moment-là. On retombe dans les figures du matamore.

Et nous ? Est-ce que nous ne sommes pas tentés aussi par les raccourcis ? Est-ce que l'on n'est pas régulièrement frustré par un Dieu qui n'agit pas plus directement, qui ne vient pas dégager le terrain et nous débarrasser de nos ennemis plus souvent ? On s'interroge. Que fait Dieu ?

Pourquoi passe-t-on aussi facilement d'un Dieu qui accepte de mourir pour nous, à un Dieu qui nous encourage à tuer, ou, au moins, à user de notre pouvoir ?

Pourquoi ? Eh bien je pense que c'est par manque de foi. On pense que Dieu n'agit pas efficacement et on agit à sa place.

Or, entrer dans le Royaume de Dieu, c'est laisser Dieu agir à sa manière, et pas nous comporter comme des rois (petits ou grands).

Et c'est ce que fait Jésus : il accepte de mourir, même si cela lui coûte énormément, parce qu'il a confiance que Dieu va le ressusciter des morts. Et il fait ce détour énorme, par l'action de Dieu, sans se faire justice lui-même, sans agir directement lui-même.

C'est là tout l'enjeu : ou bien on laisse Dieu agir à sa manière, on dépend de ce qu'il fait, ou bien on fait tout nous-mêmes en pensant, à tout hasard, que Dieu nous bénit.

Or, quand on y réfléchit, Jésus n'a jamais rien fait tout seul. Toujours il a invoqué le Père pour agir. Il s'en est remis au Père. Il disait aux gens : ta foi t'a sauvé. Il ne disait pas : je t'ai sauvé. Jésus s'appuie toujours sur le Père.

Et c'est le sens de la prière. Dans tout ce que nous faisons, nous nous en remettons à Dieu et nous sommes dépendants de sa réponse. Et, ou bien nous lui faisons confiance, nous pensons qu'il voit clair. Ou bien nous nous passons de son avis, et nous allons de l'avant en pensant le servir, en pensant savoir mieux que lui-même ce qu'il veut.

Mais la puissance de vie de Dieu ne se libérera que si nous le laissons agir. Sinon nous ne ferons que contraindre et semer la mort.

Et d'ailleurs, Jésus ne dit jamais qu'il est roi. Il parle du Royaume de Dieu. Mais c'est un Royaume où il nous invite à entrer sans nous comporter comme le roi. Il ne devient roi, il n'est vraiment intronisé, qu'au moment de sa mort et de sa résurrection. C'est justement dans ce geste d'abandon qu'il devient vraiment roi.

Et ce que voit le « bon » larron, sur la croix, c'est que l'histoire n'est pas terminée. D'une manière ou d'une autre, il voit qu'au travers de Jésus il y a une présence, un Royaume en marche, qui n'est pas effacé par la croix. De même que le centurion voit qu'il y a autre chose que quelqu'un en train de mourir.

Et, donc, si nous voulons porter la vie de Dieu, la puissance créatrice de Dieu, cette puissance unique et sans égale, nous devons lui laisser la place.

En fait Jésus à de multiples reprises, parle de la parole de Dieu, de l'action de Dieu, comme d'une semence, d'une force qui germe ... mais qu'il faut avoir la patience de laisser germer.

Confier à Dieu la fécondité de ce que nous prenons la peine de faire

Mais alors, comment agir ? Cela ne veut pas dire rester les bras croisés. Jésus n'était pas passif. Cela veut dire porter la vie, sans menacer les autres s'ils ne reçoivent pas la vie que nous leur proposons, sans user des forces de mort pour annoncer la vie du Christ.

Je vous propose la lecture du texte ci-dessous, qui m'inspire souvent

« Qu'il s'agisse de construire son identité nouvelle, de réussir son couple, d'éduquer ses enfants, d'améliorer le climat d'un groupe de travail ou d'une association, de faire marcher la communauté, il y a des moyens concrets à mettre en œuvre, des initiatives à risquer, des décisions à prendre, des choix à faire, du travail à fournir courageusement et patiemment. Et en même temps, LAISSER DIEU faire le reste à sa manière. Être actif et passif, pas l'un sans l'autre. Il faut les deux successivement et même simultanément. C'est la grâce de Dieu qui fait vraiment aboutir les affaires importantes. Encore faut-il se disposer activement à recevoir cette grâce qu'on ne peut se donner à soi-même. On nous a souvent dit qu'il faut laisser agir Dieu. Sans doute, mais Dieu agit à l'intérieur de l'homme qui agit. Il féconde ses actions. Laisser Dieu agir, c'est lui confier la fécondité de ce que nous prenons la peine de faire. Conjuguer activité et passivité dans la prière comme dans l'action, voilà l'union à Dieu en toutes choses ! Celle-ci est source de paix et peut conduire très loin : aux plus grandes conversions et transformations intérieures, libérant les plus grands projets, comme à ces cinq mille hommes (sans compter les femmes et les enfants) qui « mangèrent et furent rassasiés » parce que quelqu'un d'avisé avait pris la peine d'apporter et de sortir de son sac cinq pains et deux poissons. » (Edouard O'Neill – « La grâce d'agir »)

Laisser Dieu féconder ce que nous prenons la peine de faire... C'est cela qui peut être frustrant dans la prière : nous devons à un moment laisser Dieu agir. Nous devons nous arrêter.

Mais la tentation du matamore est toujours là.

Alors oui, la croix est le symbole de la justice toujours bafouée. Mais le dernier mot n'est pas à la justice toujours bafouée. Le Dieu créateur est toujours là et la vie est plus forte que la mort. Il y a toujours une force de vie qui resurgit là où les forces de mort semblent prendre le dessus. Et qui le voit ?

Le larron qui a vécu dans l'injustice voit enfin de ses yeux la justice et cette justice a les traits de l'amour qui l'accueille au-delà de la mort. Le centurion qui manie la force armée la voit dans la figure de celui qui refuse d'être le matamore, qui voit au-delà de la victoire de la force militaire.

Alors peut-être que ce matin la seule prière que nous nous sentons capables de faire, au milieu de nos insuffisances et de nos limites c'est la prière du bon larron : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras comme roi ».

À cette prière Jésus répond : c'est aujourd'hui. C'est aujourd'hui déjà que la force créatrice de Dieu s'exerce, que les forces de vie surnagent au milieu des forces de mort, même si Jésus n'est pas encore tout et en tous. Mais c'est aujourd'hui.

Frédéric de Coninck